

# VIVRE OU MOURIR ENSEMBLE



DOMINIQUE PIRE  
PRIX NOBEL DE LA PAIX

PRESSES ACADEMIQUES EUROPEENNES

VIVRE  
OU MOURIR  
ENSEMBLE

Avant-propos, introduction  
et notes préliminaires des  
chapitres du Professeur Ray-  
mond Vander Elst, de l'Uni-  
versité Libre de Bruxelles.



*Le Père Pire et le Professeur  
Vander Elst réunis à la bi-  
bliothèque humaniste de Sé-  
lestat lors de la conférence  
du 9 décembre 1967.*

## **DOMINIQUE PIRE PRIX NOBEL DE LA PAIX 1958**

Livre « Vivre ou Mourir Ensemble » éd. en 1969 après son décès fin 1968

## **FONDATEUR DE L'UNIVERSITE DE PAIX EN 1960**

EN COMPAGNIE DE SON AMI RAYMOND VANDER ELST

Plus d'informations sur le site : [www.universitedepaix.org](http://www.universitedepaix.org)

01 Avant-Propos Et Extraits Du Livre Pages 110 A 129

## **LE CIEL OU LA TERRE ?**

**Comment réaliser, par le Dialogue Fraternel,  
un HUMANISME UNIVERSEL ?**

Bibliothèque de la Paix n° 1

DOMINIQUE PIRE

Prix Nobel de la Paix

# VIVRE OU MOURIR ENSEMBLE

Avant-propos, introduction et notes préliminaires des chapitres  
du Professeur Raymond Vander Elst  
de l'Université Libre de Bruxelles.

PRESSES ACADÉMIQUES EUROPÉENNES S.C.  
98, chaussée de Charleroi, Bruxelles 6

*Aucune intimité humaine n'est comparable au rapprochement qui résulte du dépouillement, consenti par deux hommes, de leurs croyances et de leurs convictions fondamentales, faisant ainsi reposer leur entente sur la seule communauté de leurs besoins humains et de leurs faiblesses...*

(Shalom ASCH  
LE NAZAREEN.)

... et de leurs forces, ajouterais-je.

En paraphrasant le texte du grand écrivain juif, je songe évidemment au Père Pire et au Professeur Vander Elst. Cet ouvrage, que nous publions aujourd'hui, sera un monument érigé à l'amitié, en général, et à l'amitié de ces deux hommes, en particulier ; mais il sera surtout, nous l'espérons, le manuel, le vade-mecum de tous les hommes de bonne volonté.

Nous étions quelques-uns à mettre la dernière main au manuscrit de « VIVRE OU MOURIR ENSEMBLE » quand l'affreuse nouvelle nous a frappés en plein labeur : le Père Pire n'était plus...

Quelle fut pour nous, dès lors, la bonne façon d'honorer sa mémoire ? L'avis de ses amis était unanime : continuer à travailler dans le sens imprimé de son vivant à l'ensemble de ses entreprises.

Voilà pourquoi, amis lecteurs, sans grandes phrases, nous nous empressons de mettre entre vos mains le volume que voici ; mais attention, la densité de pensées est telle qu'il vous faudra souvent lire et relire certains passages, pour vous pénétrer du sens profond que le Père Pire voulait leur donner.

Nous l'entendons encore dire à ses auditeurs : « Pensons ensemble..., répétons ensemble... », et cette invitation ne restait jamais sans écho.

Puisse donc l'enseignement que représente la pensée du Père Pire, consignée dans les pages qui vont suivre, servir, comme de son vivant, à stimuler chez chacun de nous la noblesse de sentiments que sont l'amour et le respect du prochain, l'amitié, la charité, et nous conduire vers la Paix.

Ch. TROCKI.  
Presses Académiques Européennes



## AVANT-PROPOS

Que ce soit un incroyant — que dis-je, un athée<sup>1</sup> — qui introduise et commente la publication des écrits d'un croyant, prêtre catholique et religieux dominicain, et à sa demande de surcroît, voilà qui pourrait surprendre.

Tel sera pourtant le cas en l'occurrence.

\*

Il y a quelques années, je me rendais à Milan pour participer à un congrès international de libres penseurs avec mon ami, le Dr H., l'un de mes collègues de l'Université libre de Bruxelles. Le sleeping voisin était occupé par le P. Pire. Ce fut au petit matin, dans le couloir du wagon, que nous nous en aperçûmes. En traversant une frontière. Une parmi d'autres. Nous vivons dans un dédale de frontières. Celle qui me séparait de mon éminent voisin n'était pas des moindres. Mais il s'agissait du P. Pire, dont je venais précisément de citer dans un cénacle « libre examinateur » le remarquable discours de réception du Prix Nobel de la Paix, sur lequel mon épouse (je dois lui rendre cet hommage) avait attiré mon attention. L'occasion de connaître un tel homme ne pouvait être négligée. Et je la saisis. Peut-être par simple curiosité, plus probablement dans l'espoir d'un contact humain enrichissant, je n'en ai plus le souvenir.

Les choses allèrent vite. Un échange de vues à bâtons rompus d'abord. Puis la conversation commença vraiment. Elle se poursuivit si bien jusqu'à Milan que le surlendemain, avant le train du retour, le P. Pire quitta plus tôt ses amis italiens et j'abandonnai avant la clôture une séance de mon congrès de libres penseurs pour la continuer et entamer le début d'un dialogue qui allait devenir un dialogue vrai, doublé d'une amitié, d'une confiance et d'un esprit de collaboration sincères.

\*

Je dis sincères. Tout le secret du dialogue est là. C'est par là qu'il se distingue de l'échange de vues, du contact intellectuel, de la discus-

1. Sur l'acception de ce terme, que le lecteur veuille bien se reporter infra, page 124.

sion et de ce faux dialogue qui se galvaude dans le langage, dans les discours et dans les déclarations officielles. On prétend dialoguer alors qu'il s'agit de convaincre, de démontrer qu'on a raison, ou tout simplement de tolérer que d'autres n'accèdent pas à la vérité que l'on possède. Formes insidieuses de l'apostolat quand ce n'est de l'indifférence. On reste en deçà de sa propre frontière. Tout au plus admet-on que l'autre soit au seuil, dans l'antichambre, « la salle d'attente de la bonne doctrine ». Le dialogue est bien différent. On passe au-delà de la frontière. De cœur et d'esprit, pendant le temps du dialogue, on la traverse pour essayer de se mettre à la place de l'autre. Non avec l'arrière-pensée de convertir — cette tendance à la « conversionite à retardement » qui inspire le faux dialogue de ceux qui croient être seuls à détenir « la Vérité » — mais avec la volonté de ne rien cacher de soi-même et de comprendre, de juger et d'apprécier ce qu'il y a de vrai, de bon ou d'utile dans la pensée, le sentiment et l'action de l'autre. Voilà qui est enrichissant. Voilà qui « déconditionne ». Voilà où gît, dans un monde inévitablement pluraliste, le seul espoir de paix dans l'incertain devenir des hommes.

\*

Enrichissant. On s'étonne, en se plaçant au-delà de la frontière, de voir ce que l'on y découvre. De voir aussi ce que l'on était en deçà, avant de la traverser. Pour autant que l'on y mette un peu de probité, cette sincérité supérieure de l'esprit, on apprend ce que veut dire la phrase de Saint-Exupéry : « Si je diffère de toi, loin de te léser, je t'augmente. » Il y a des trésors que l'on délaisse dans le monde humain. Chacun fouille sa propre mine et oublie toutes celles qui lui sont ouvertes. Il les examine certes de temps en temps, en surface. Mais c'est en profondeur que sont les pépites. C'est en fouillant jusque-là que l'on remonte enrichi à la surface.

\*

Se déconditionner. Sortir du ghetto des jugements globaux, des a priori, des préjugés, des habitudes de penser qui ne sont que des refus de penser par paresse intellectuelle, par confort, par inconscient désir de se donner bonne conscience à bon compte. Sans pour autant croire qu'on se libère en passant d'un conditionnement à un autre... Il s'agit d'avoir l'esprit ouvert autant que le cœur. Non de changer de serrure. « Les catholiques », « les noirs », « les juifs » : dites-en du bien ou du mal, en bloc, « globalisez » n'importe quel jugement, cela se vaut. Les slogans d'admiration sont aussi faux que les slogans de haine, quoiqu'ils soient moins meurtriers. C'est entre les hommes que naît, se concrétise et s'épanouit la compréhension. Non entre des abstractions. C'est entre les hommes aussi, entre les hommes qui venant d'horizons différents ont suivi des routes distinctes, que peut naître le vrai dialogue, nettoyant nos esprits des vieilles habitudes mentales qui sédimentent par l'action du milieu, qu'il soit nation, parti, groupe ou chapelle.

\*

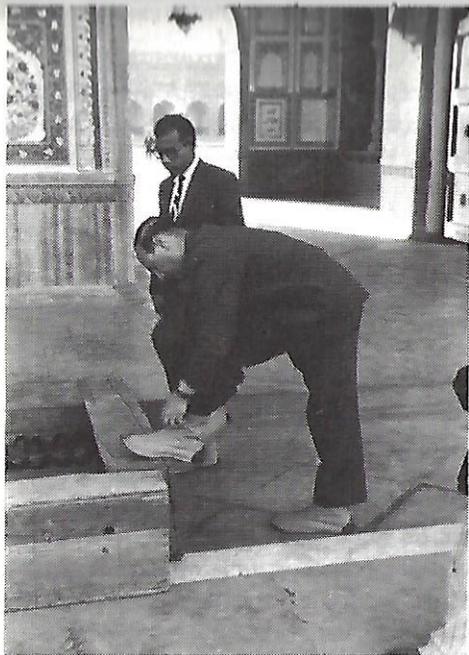
Seul espoir de paix dans un monde pluraliste. Car le monde l'est resté, malgré les millénaires d'impérialisme des pouvoirs, des religions et des doctrines. Aucun rouleau compresseur n'a soumis définitivement l'esprit humain. Et ce n'est pas faute de l'avoir tenté. Il y a toujours eu, il y aura toujours des contestataires, des révolutionnaires, des « révisionnistes ». On peut les tuer. On peut les brûler. Ils renaissent. Que l'on s'en réjouisse — et je m'en réjouis car ce sont ces hommes-là qui sont les ferments de tout devenir humain — ou qu'on le déplore, le fait ne peut être nié. Il faut s'en accommoder. Il faut y adapter le monde de demain. Il faut que chacun puisse devenir soi-même au milieu de tous en aidant tous les autres à devenir chacun soi-même, dit le P. Pire. Nos options sont diverses. Mais notre destin est un. Devant le danger de l'anéantissement atomique, ou celui d'un univers concentrationnaire, le pluralisme ne doit pas seulement être toléré. Il doit être désiré, voulu. Pour qu'enfin la Terre devienne accueillante à tous les humains.

\*

Ce livre est celui du Dialogue Fraternel. Il l'est parce que tous les écrits du P. Pire en sont empreints. Il l'est aussi parce que le P. Pire, en me demandant d'y collaborer, a vraisemblablement voulu qu'il soit l'exemple d'un dialogue réussi. Celui dont sont nées compréhension, amitié et coopération entre un religieux à la foi profonde et un athée dont la pensée est étrangère à toute transcendance. L'on peut se sentir loin l'un de l'autre au niveau du Ciel et très proche au niveau de la Terre. Ne pourrait-on tout autant diverger sur le plan des doctrines politiques, économiques ou sociales et se rapprocher sur le plan de l'humain ? Dans l'inéluctable pluralisme des idées, des traditions, des civilisations et des contingences de chaque milieu, le dialogue, qui est l'expression du respect de la dignité humaine, ne peut-il devenir ce pont sur lequel des êtres différents, sans se confondre, se rencontrent pour construire un monde dans lequel — par ouverture de l'esprit et du cœur plutôt que par commune terreur — l'on pourra vivre et non mourir ensemble ?

J'espère que le présent ouvrage, qui contient les principaux exposés et écrits du P. Pire, sera de nature à aider les hommes de bonne volonté de tous les pays du monde à résoudre ce problème.

R. VANDER ELST.



Pakistan Occidental, décembre 1960.  
Visite d'une mosquée.

\*

L'Alsace est un haut-lieu de l'Humanisme. De Beatus Renanus à Albert Schweitzer, il y fleurit avec un rayonnement universel. La plus belle bibliothèque humaniste du monde s'y trouve, dans la calme petite ville de Sélestat. Lors d'un passage du Père Pire en Alsace, le Docteur Kubler, Député-Maire de Sélestat, l'invita à visiter la bibliothèque et à y prendre la parole. Le Père Pire accepta d'y parler de l'Humanisme en exprimant le désir que je sois à ses côtés, afin de faire entendre aussi le point de vue d'un incroyant. Il continuait par là une tradition que nous avons instaurée depuis un certain temps déjà : par souci d'objectivité, et dans l'intention de respecter toutes les opinions, jumeler, chaque fois que l'occasion s'en présentait, l'exposé où j'exprimais l'opinion d'un incroyant libre examinateur, à l'exposé qu'il faisait lui-même, sur un sujet déterminé pouvant être vu différemment par chacun de nous alors même que nous étions ouverts, l'un comme l'autre, à l'esprit du dialogue.

C'est ainsi qu'en décembre 1967, le jour anniversaire de la Déclaration des Droits de l'Homme, le Père Pire prit la parole à Sélestat en ces termes :

## LE CIEL OU LA TERRE ?

### Comment réaliser, par le Dialogue Fraternel, un Humanisme universel ?

« Nous avons goûté, aux heures de miracle, une certaine qualité des relations humaines ; là, est pour nous la vérité. »

(Antoine de Saint-Exupéry.)

#### I - Qu'est-ce que l'Humanisme ?

Le but que je poursuis n'est ni de définir l'Humanisme, ni de le situer dans le temps en en faisant l'historique, ni de le situer dans l'espace en analysant toutes ses formes actuelles, mais de situer la place de l'Humanisme dans la vie du croyant.

Cependant on ne peut parler d'une chose sans la définir. *Le terme Humanisme est ambigu*, aussi bien dans l'histoire que dans l'actualité. Parmi toutes les définitions qui me sont tombées sous les yeux ou me sont venues à l'esprit, j'en retiens une : « L'Humanisme est un *anthropocentrisme réfléchi*, qui, partant de la connaissance de l'homme, a pour objet la mise en valeur de l'homme<sup>1</sup>. » Il importe de noter soigneusement qu'une telle définition peut conduire à des positions doctrinales très différentes suivant que l'« anthropocentrisme » est simplement adopté comme méthode ou bien érigé en système, et que l'« exclusion » du supra-humain est tenue soit pour provisoire soit pour définitive<sup>2</sup>. » A côté de positions doctrinales différentes qui ont pu opposer, partiellement tout au moins, les Humanistes, dans le temps, et peuvent encore les opposer aujourd'hui dans l'espace, il reste, semble-t-il, une constante entre les Humanismes des diverses périodes et des divers groupes de pensée, et c'est : *une aspiration vers le déploiement maximum des dons et des moyens humains*. Ne confondons cependant pas cette constante avec une vraie définition de l'Humanisme d'aujourd'hui.

\*

#### II - Caractéristiques et rôle de l'Humanisme contemporain

A celui-ci je souhaiterais volontiers les caractéristiques suivantes : qu'il soit universel et actif.

##### Universel

Le développement de la science rend possible une amélioration considérable de la vie des hommes. Il suffit de réfléchir un instant aux possibilités actuelles de lutte contre la mortalité infantile, contre la maladie, contre la faim, en notant humblement que, sur ce dernier point tout au moins,

1. « Entretiens d'été de Pontigny », X<sup>e</sup> année, 1927, 3<sup>e</sup> décade, p. 26 (cités dans le « Vocabulaire technique et critique de la philosophie » de Lalande, p. 423, en note).

2. Avec E. Leroux, dans « Vocabulaire technique et critique de la philosophie » de Lalande, ibidem.

L'Homme s'est, jusqu'à présent, montré plus capable et plus émerveillé de photographier Vénus que de résoudre sur terre, *dans un esprit de solidarité compétente*, l'opposition entre pays riches et pays pauvres.

Par ailleurs, le développement de la science opère une modification profonde de la condition humaine en réduisant les distances géographiques et en rendant possible une réduction des distances économiques. Le déplacement des personnes d'un point du globe à un autre se fait de plus en plus vite. La circulation des nouvelles est presque instantanée, rendant un homme, par exemple un Français, quasi voisin de tout autre homme, par exemple d'un Vietnamien. Quant aux distances économiques, il est utile de noter ceci. Les cent dernières années ont été consacrées à procurer — par des moyens très différents — plus de justice et de bien-être au sein de certaines nations favorisées du monde libéral et du monde collectiviste. Cet effort n'est pas encore complètement achevé et déjà un autre problème prend la relève : celui d'étendre la justice sociale et les possibilités d'épanouissement à l'échelle des peuples.

Le temps me manque pour vous indiquer — autrement qu'en style télégraphique — quels sont les rapports entre l'Humanisme et le Développement.

Dans les sociétés industrielles parvenues à un niveau élevé de vie — tel est le cas de votre pays et du mien — le premier problème qui se pose à l'Humaniste est de contribuer efficacement à *l'élimination des toxines sécrétées par une civilisation de l'opulence*. J'entends par là non seulement les toxines matérielles, telles que par exemple la pollution de l'air ou des eaux, mais aussi et surtout les toxines spirituelles telles que le vide qui se crée dans une civilisation de consommation et *la perte de soi-même* qui en résulte souvent. *Transcender un bien-être quantitatif ne menant qu'à une chaîne illimitée de nouveaux besoins et la remplacer par un bien-être qualitatif*, ennoblissant, telle est la première tâche de l'Humaniste vivant en société industrielle. *Souhaitons que, grâce aux efforts de celui-ci, les possibilités de civilisation en arrivent, un jour, à rattraper l'évolution des besoins.*

La deuxième tâche de l'Humaniste vivant en société industrielle est d'éliminer — dans la mesure du possible — les poches de sous-développement qui subsistent dans sa société. Les Etats et les villes les plus riches ont leurs ghettos ; et nous ne pouvons ignorer la misère anonyme de tant de petits employés, de femmes seules, de certains retraités, de certains chômeurs ayant atteint la cinquantaine, de certains petits paysans, etc.

Enfin, la troisième tâche de l'Humaniste des pays opulents est d'aider au développement des pays moins favorisés. Contrairement à ce que croit Raymond Cartier, nous n'avons pas le choix entre nous développer chez nous ou développer les autres pays. Ces deux tâches sont liées et *l'égoïsme est indivisible*.

Certes, la conjonction entre le devoir, pour chaque Homme, de se réaliser pleinement et la possibilité, et donc le devoir, pour lui, d'avoir une responsabilité planétaire, en d'autres termes, *le devoir pour chacun de devenir soi-même au milieu de tous et le devoir pour chacun d'aider tous les*

*autres à devenir chacun soi-même* ne peuvent qu'engendrer en nous une certaine tension. Mais une telle tension peut déboucher sur un extraordinaire enrichissement de chacun et de tous.

*Actif*

La réalisation d'un tel enrichissement devra-t-elle être confiée aux seuls scientifiques ? Malgré l'admiration profonde que j'ai pour un mouvement tel que celui de Pugwash, lequel groupe plusieurs centaines de savants renommés, je crois que la tâche de l'Humanisme moderne est celle de tous les hommes. Je ne puis donc marquer mon accord sur ces lignes écrites par un admirateur de Pugwash : « Pugwash veut résoudre les problèmes scientifico-politiques et proposer ses solutions aux gouvernements, arguments à l'appui. Le grand public n'est pas dans la course<sup>1</sup>. »

Le grand public — c'est-à-dire chacun de vous et moi-même — *le grand public est dans la course*. Et je voudrais vous indiquer brièvement son rôle de responsable à l'échelle planétaire dans une lutte pour plus de justice et d'égalité.

*Avant tout, l'existence même de la race humaine doit être assurée*. Il faut, disait le cher et grand Docteur Albert Schweitzer en recevant à Oslo, en 1954, le Prix Nobel de la Paix, il faut « nous détourner de faire de la puissance qui est à notre disposition un usage funeste.

» Le premier qui ait eu le courage de mettre en avant des arguments purement éthiques pour combattre la guerre et d'exiger une raison supérieure déterminée par un vouloir éthique fut le grand humaniste Erasme de Rotterdam dans sa « Querela Pacis » (La lamentation de la Paix), parue en 1517. Il y met en scène la Paix à la recherche d'une audience.

» Erasme trouva peu de successeurs dans cette voie<sup>2</sup>. »

*Et la destruction de l'humanité n'est, à l'heure où je vous parle, que provisoirement écartée par l'équilibre de la Terreur*. Tous les humains peuvent et doivent coopérer à bâtir la paix. C'est ce que voulait indiquer le Docteur Albert Schweitzer lorsqu'il me disait : « la meilleure garantie pour la paix est la formation d'une opinion publique éclairée et agissante. »

En outre, les besoins élémentaires de tous les hommes par toute la terre doivent être intelligemment couverts. Il y aurait beaucoup à dire sur la notion même de développement et sur la manière dont chacun peut y coopérer. Qu'il me suffise de vous dire aujourd'hui que chacun doit apprendre à *se développer*, en disant aux autres : « *apprends-moi à marcher seul*. » Toute action, si fructueuse vous apparaîtrait-elle, qui n'aboutirait pas à une modification de comportement amenant une population à prendre son sort en mains propres, n'est que de la poudre aux yeux.

Ne sommes-nous pas là en plein Humanisme puisqu'il s'agit finalement d'*aider tout homme à devenir soi-même dans la liberté et à déployer ses propres possibilités* ? Donnons à tous, aux peuples et aux individus, aux

1. Cf. « L'internationale des savants », par J.F. Held, dans l'Événement, Juillet-Août 1966.

2. « Le problème de la Paix », par Albert Schweitzer — Oslo, 4 novembre 1954.

riches et aux pauvres, aux âgés et aux jeunes, aux respectés et aux rejetés, *un sens de vie.*

Un tel rôle actif suppose, bien entendu, que nous activions tous en nous ce que le Professeur Dondeyne appelait « un processus de maturation éthique de l'humanité en tant que collectivité<sup>1</sup> ».

\*

### III - L'Humanisme du croyant

*« L'optimisme à prétentions religieuses n'est trop souvent que la justification d'une humeur facile et une manière de s'arranger, dans la banlieue de l'aventure chrétienne, un petit pavillon de tranquillité spirituelle. »*

(Emmanuel Mounier, Œuvres, Tome III, p. 412.)

Si j'étais le seul orateur de cette soirée, je passerais immédiatement à l'analyse du chemin à suivre par l'Humaniste contemporain, des obstacles qu'il trouvera sur sa route, et des limites dans les perspectives d'avenir qui s'offrent à lui.

Mais cette soirée est divisée en deux. Et parce que mon ami agnostique et moi croyant désirons vous exposer l'impact de nos positions philosophiques réciproques sur le problème de l'Humanisme, j'ouvre ici une assez longue parenthèse pour vous dire en toute simplicité comment réagit ma conscience croyante face à ce problème.

Commençons par bien poser la question. Y aurait-il plusieurs Humanismes dont l'un serait l'Humanisme chrétien, ou bien, plus simplement, y a-t-il, parmi les Humanistes, des Humanistes chrétiens ? En d'autres termes, y aurait-il un Humanisme du croyant, opposé à l'Humanisme d'un non-croyant, ou bien y a-t-il un seul et même Humanisme, intégré et dans la vie d'un non-croyant et dans celle d'un croyant ? Vous m'excuserez certainement si, faute de temps, il ne m'est pas possible d'introduire, dans cette partie de mon exposé, une distinction qui aurait pu et dû logiquement y figurer, entre le croyant, le chrétien, et le catholique. Chacun de vous ajoutera aisément les nuances nécessaires et je l'en remercie.

Il me faut également vos excuses parce qu'il m'est impossible — faute de temps — de vous exposer largement les points de départ théologiques de ce que je vais vous dire.

#### *Situation au départ*

Brièvement donc, disons que, pour un chrétien, si Dieu existe, c'est seulement en tant que liberté incarnée que l'Homme Le découvrira, puisque *c'est seulement comme liberté incarnée que l'Homme devient Homme.* L'Homme, qui cherche son sens ultime, son ultime fondement, sent qu'il

n'est pas lui-même cet ultime fondement. Sa liberté est une liberté finie, limitée. Et, pour lui, Dieu est le fondement de cette liberté finie. Quant à Dieu, Il trouve, selon l'expression d'un ami canadien, *Il trouve Sa gloire dans la libération de l'homme.* Si bien que Sartre a tort lorsqu'il déclare que la foi consiste à vivre sous le regard aliénant d'un être tout-puissant<sup>1</sup>.

Comment, partant de telles prémisses, des Chrétiens en sont-ils arrivés à ne viser qu'à l'au-delà, des historiens nous l'expliqueront. Mais le fait — illogique — est là. Un ami profondément croyant, auquel j'ai posé la question m'a répondu : « *Le confort d'une bonne conscience est un incitant très puissant de l'activité humaine.* Or, comme il est très difficile d'avoir bonne conscience en détestant l'homme, le seul moyen d'y arriver est de considérer que le monde est détestable. » Quelle que soit l'explication que nous fournira l'Histoire, la vie d'ici-bas fut, pour un certain nombre de Chrétiens, continuellement relativisée et jugée secondaire par rapport à l'au-delà. Et l'espérance dite chrétienne fut un substitut à l'absence de bonheur terrestre et à bien des injustices sociales. Comme on comprend Marx appelant une certaine religion l'opium du peuple !

#### *Le relatif de l'« absolu »*

Mais voici que les découvertes scientifiques — et aussi l'esprit de rigueur qu'exige la recherche scientifique — introduisent une notion de relativité dans beaucoup de valeurs et de principes qui étaient parfois considérés de façon trop absolue. Pour reprendre les termes mêmes d'un éminent confrère canadien : « Les événements de la vie et de l'histoire ne sont déjà plus perçus comme des interventions providentielles visant à punir ou à récompenser, mais ils sont analysés à la lumière des sciences physiques, sociales et politiques, sans référence à une sorte de meneur universel tirant dans les coulisses les ficelles de l'histoire, au gré de sa colère ou de sa bonne humeur. *Si Dieu agit, il agit à travers le génie et la liberté des hommes<sup>2</sup>.* » Et aussi à travers ses pesanteurs.

Il s'ensuit que les sociétés, même — et surtout — celles qui furent le plus imprégnées d'un christianisme aliénant, se sécularisent, dégageant de l'Eglise des secteurs de vie et d'action relevant de la compétence de l'Etat ou de la conscience de l'Homme comme tel. Cela ne va pas sans heurts. Car, comme l'indique le P. Racine, « l'Eglise, principalement le clergé, semble être démunie devant ce nouveau type de laïcs adultes engendrés par la société sécularisée. Ce laïc, d'une part, n'accepte plus la tutelle de l'Eglise dans les domaines profanes ; il en accueillera volontiers les suggestions mais les jugera à la lumière de sa propre compétence. D'autre part, il n'hésitera pas à contester certaines dimensions et attitudes de la vie interne de l'Eglise, jugées trop hétérogènes à la société dans laquelle il vit<sup>3</sup> ».

#### *Les deux pieds sur terre*

Que l'Eglise catholique soit tentée de prolonger son rôle de suppléance

1. Cf. La revue « Maintenant » (Montréal), 15 septembre 1967, p. 285.

2. « Maintenant » ibidem, p. 284.

3. « Maintenant », ibidem, p. 284.

1. Cf. « Modern Humanisme », Forum présidé, à la Belgische Radio en Televisie, derde programma, les 21 juin et 26 juillet 1965, par le Professeur Dr A. Gerlo.

ou de se renfermer dans un ghetto avec ceux de ses fils qu'elle pourrait croire les moins contaminés, qui s'en étonnerait ? Et, plutôt que de tenter de former, face à elle, un autre ghetto antireligieux, croyant ainsi fonder l'unique véritable Humanisme, athées sincères et chrétiens ouverts ne pourraient-ils, ne devraient-ils pas *promouvoir ensemble l'Humanisme* ?

#### *Un Humanisme, des Humanistes*

Pour tous, en effet, l'objectif est le même : *l'épanouissement de toutes les potentialités affectives, intellectuelles et physiques de l'Homme*. Mais cet unique Humanisme est teinté, dans un cas, par la conviction de l'inexistence de Dieu, et, dans l'autre, par la conviction de l'existence de Dieu. *C'est le même Homme qu'il faut épanouir*. Mais, dans un cas, c'est l'Homme chef-d'œuvre de la nature, et, dans l'autre, c'est l'image et le mandataire de Dieu. Pour l'athée, l'Homme est seul et tire de lui-même la conception qu'il a de l'Humanisme et de ses devoirs vis-à-vis des hommes. Pour le croyant, l'Homme n'est pas seul : *Dieu a fait de lui son mandataire pour s'occuper du monde*. Peut-être l'Humaniste chrétien est-il moins seul, et, sachant que Dieu l'aime, peut-il supporter, avec plus de facilité que l'athée, les échecs, les déceptions ou l'inimitié.

#### *Caricatures de l'Humanisme*

Je ne serais pas fidèle à ma conscience si je n'ajoutais pas que l'Humanisme à teinte non-croyante et l'Humanisme à teinte croyante ont tous deux leurs caricatures qu'on pourrait appeler, toutes deux, cléricales, puisqu'un certain anticléricalisme n'est au fond qu'un cléricisme inversé. Du côté croyant, la caricature de l'Humanisme peut être un *Anti-Humanisme*, lequel condamne tout ce qui se passe sur terre et, considérant que de toute façon tout finira mal, affirme qu'il faut reporter vers l'autre monde tous les espoirs et toutes les aspirations. Cet Anti-Humanisme peut être dépassé, dans la ligne du cléricisme, par quelque chose qui est plus grave encore et que nous pourrions appeler un *Pseudo-Humanisme*, lequel considère l'Homme à épanouir comme étant le fils discipliné et militant d'une religion. A tout prendre, l'ermite amer vaut mieux que l'inquisiteur.

Par souci de justice, ne classons cependant pas parmi les Anti-Humanistes les vrais contemplatifs ; la justification de leur vie c'est l'amour du ciel transcendant l'amour des hommes. Ils n'ont jamais dit aux autres « ne vous intéressez pas au monde » ; et ils sont eux-mêmes souvent sortis de leur isolement — songez à St Bernard, à Ste Thérèse — pour venir accomplir dans le monde une œuvre qu'ils estimaient nécessaire.

Quant aux athées, ils ont eux aussi leur Pseudo-Humanisme : c'est l'Humanisme opposé à la religion. C'est là un Pseudo-Humanisme parce qu'un Humanisme qui essaie de mouler l'Homme sous une idéologie particulière ne peut être un véritable Humanisme. Ceci vous sera confirmé par mon ami le Professeur Vander Elst, qui m'écrivait un jour : « Comme vous luttez contre une forme d'intolérance, j'essaie de lutter contre une autre forme d'intolérance et nous nous rencontrons, je l'espère du moins, dans ce que notre lutte a de positif. *Si le « contre » diffère, le « pour » nous est commun, à savoir : le respect de la conscience de l'autre, le désir de lui permettre la*

*réalisation la plus élevée de sa personnalité, la volonté de le comprendre mieux pour le mieux aider à être lui-même afin d'aboutir non pas à la monotonie d'un syncrétisme mais à la richesse d'un pluralisme fondé sur le respect et l'amour de l'homme. »*

#### *Travailler ensemble*

Si cet auditoire était exclusivement composé d'Humanistes chrétiens, j'essaierais d'expliquer longuement comment l'Eglise catholique devrait « réinventer son rôle dans la société sécularisée », comment l'espérance chrétienne ne peut plus être un substitut aux joies terrestres ni faire « l'économie de la lutte pour la justice, la paix, et l'obtention de meilleures conditions d'existence »<sup>1</sup>.

Pour ce magnifique auditoire pluraliste, je voudrais conclure ce très long chapitre de mon exposé, en souhaitant que l'Humaniste athée et l'Humaniste croyant se comprennent et travaillent ensemble, ou si vous voulez, se comprennent en travaillant ensemble car « *les hommes se connaissent et s'estiment en travaillant ensemble à quelque chose d'utile* ». Ils peuvent travailler tous deux au libre épanouissement de l'Homme. *Les hommes, quelles que soient leurs idéologies, se ressemblent par le haut*. Ainsi un athée de qualité et un croyant de qualité sont très proches l'un de l'autre en cherchant tous deux à aider les hommes à devenir des hommes de qualité.

\*

#### **IV - Vers un Humanisme dialoguant**

Toute proportion gardée, ce que je viens de vous dire à propos des Humanistes croyants et non-croyants s'appliquerait tout aussi bien — de l'Humanisme dialoguant aux Pseudo-Humanismes — à d'autres groupes idéologiquement séparés, je pense par exemple aux marxistes et aux non-marxistes ; aux libéraux et aux dirigistes ; etc. *Notre monde est pluraliste. C'est un fait. Et c'est même une source possible d'enrichissement. Nos diversités seront source de richesse si nous les harmonisons*. Et le chemin de l'harmonisation de tous les Hommes dans toutes leurs différences est celui du Dialogue Fraternel.

Dialoguer consiste — pour chacune des deux personnes ou chacun des deux groupes en question — à mettre provisoirement entre parenthèses ce qu'il pense, ce qu'il est, pour essayer de comprendre et d'apprécier positivement le point de vue de l'autre, même sans partager ce point de vue. Dialoguer c'est donc d'abord écouter.

Cette évidence n'est pas toujours comprise. Témoin cette phrase : « L'idée missionnaire est menacée dans le monde d'aujourd'hui par cette sorte d'humanisation, de « respect de la liberté », par ce penchant à ne pas

1. « Maintenant », ibidem, pp. 284-285.

Chacun a donc le droit et le devoir de témoigner de sa foi — en prenant ce dernier mot dans son sens le plus général. Il y aura toujours une différence essentielle entre un témoignage et une conversion forcée. Seul le premier est conjuguable avec l'Humanisme Dialoguant.

Apprenons donc à *enjamber des quantités d'oppositions* et à nous rendre compte de ce que nous sommes tous, sous des perspectives diverses, des Hommes. Ensuite, portons-nous tous ensemble garants pour un monde plus digne de l'Homme.

\*

## V - La route est semée d'obstacles

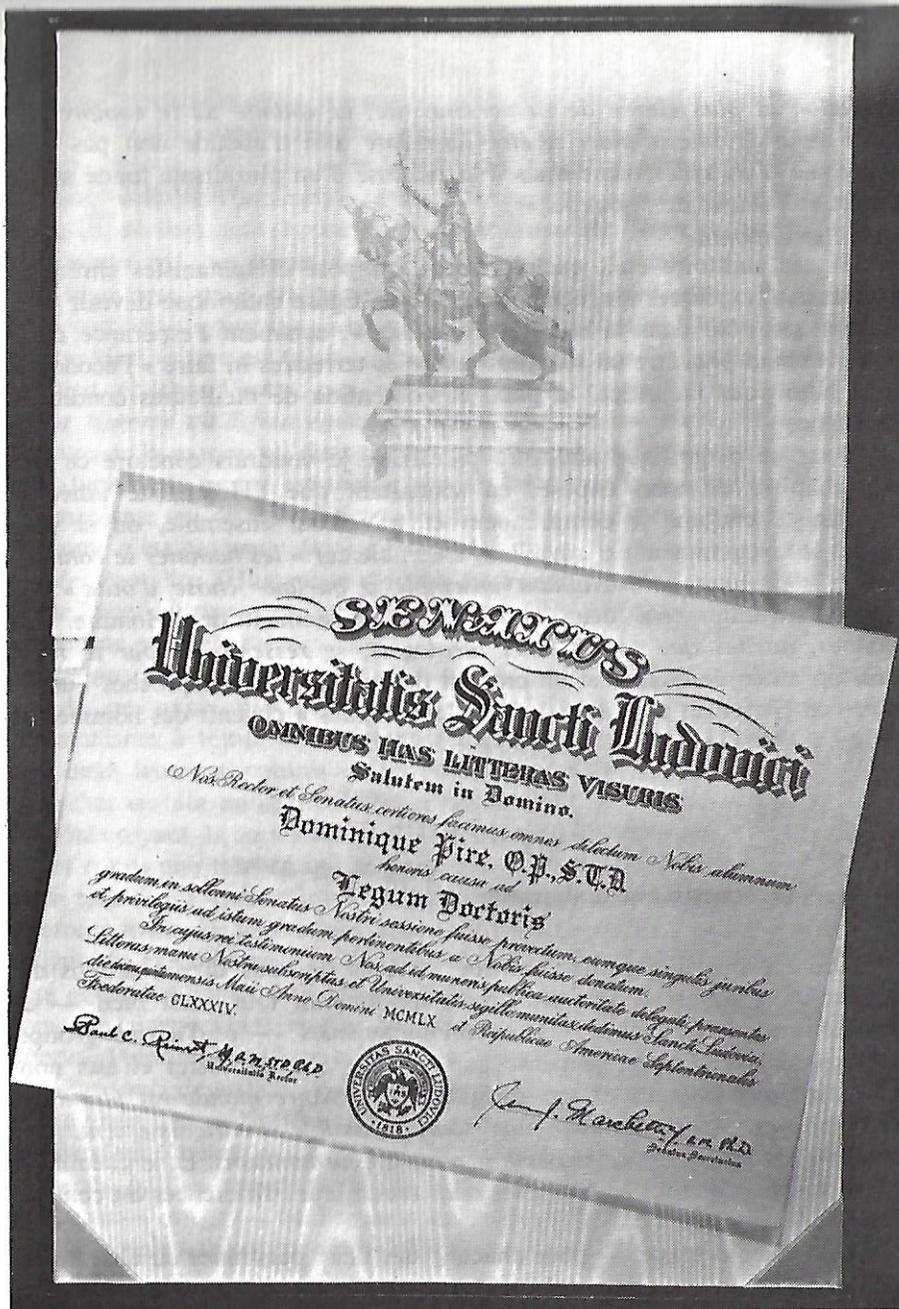
Les bonnes volontés harmonisées de tous les Humanistes ne seront pas de trop pour ne pas perdre courage devant les obstacles dont est semée leur route commune. Le tout premier de ceux-ci est évidemment la menace d'anéantissement de l'humanité tout entière. Les grands savants sont les premiers à regretter l'abus que l'on fait de leurs découvertes alors que celles-ci ne devraient être utilisées que pour le bien-être des hommes. « Il est bien plus glorieux de fonder des cités que d'en anéantir », écrivait Erasme<sup>1</sup>. Puisse une opinion publique mondiale éclairée et agissante être le contre-poids suffisant à l'équilibre de la terreur.

D'autres obstacles — minimes certes si on les compare à la menace d'anéantissement — peuvent être, dans la vie courante, destructeurs de l'harmonie entre Humanistes et du bon travail de ceux-ci pour l'harmonisation de tous. Je cite, pêle-mêle, en les signalant vivement à votre attention vigilante : le *chauvinisme*, à la fois *si anachronique et si pernicieux* ; le jugement global ; la paresse d'esprit ; l'annexionisme ; l'esprit villageois (les partis, nations, religions, cités, familles même, étant souvent des « villages ») ; la conversionite. Et même la bureaucratie. Citant Maurice Duverger<sup>2</sup>, le Professeur Gerlo disait récemment : « La pression qui dérive de cette bureaucratie est de plus en plus forte, et la poussée qui s'en dégage — bien que ceci se passe presque mécaniquement, sans passion et sans violence physique — n'en est pas moins lourde que la volonté de puissance des chefs et des dirigeants. Là également il y a quelque chose avec quoi l'homme d'aujourd'hui est confronté, non seulement dans l'Etat, mais même dans des partis politiques, dans des syndicats, dans des firmes gigantesques. Là il faut également chercher une solution : c'est une oppression contre laquelle nous devons lutter. »

\*

1. « La correspondance d'Erasme », Volume I, lettre 288 (à Antoine de Berghes), p. 525. Ed. Presses Académiques Européennes, Bruxelles 1967.

2. « Introduction à la politique. »



Diplôme de Docteur Honoris Causa de la St Louis University, U.S.A. 15 mai 1960.

prêcher, à ne pas heurter la liberté de conscience. » Je voudrais d'autant moins être l'auteur de cette phrase que son auteur a pris soin de mettre entre guillemets les mots « respect de la liberté ».

Bien entendu, le Dialogue se faisant entre l'Autre et vous-même, il implique par définition et votre respect de l'Autre et la fidélité à vous-même.

## VI - Perspectives d'avenir

De toute manière, les obstacles que je vous cite ne sont que certaines des innombrables expressions d'un certain fond, plus ou moins irréductible, de mal, c'est-à-dire d'égoïsme, de violence et d'impérialisme spirituel et corporel, qui existe dans l'Homme.

L'Humanisme actuel — tout le monde en convient — doit être combatif, dynamique, créateur. Quelles sont — dans l'hypothèse la plus favorable — ses chances de succès ? Dans l'état actuel des choses, on peut tout au plus espérer circonscrire et maîtriser le fond de mal qui existe dans l'Homme, et arriver à quelque résultat soit sur le plan individuel, soit sur le plan collectif.

La nature humaine profonde évolue-t-elle ? Cela semble probable. Mais la destruction du mal ne pourra se faire — si elle se fait — que sous forme de mutation, non d'évolution.

Cette mutation se fera-t-elle dans les limites de temps et d'espace que nous connaissons ? C'est la théorie et l'espoir des marxistes, lesquels espèrent qu'en réunissant tous les facteurs de modification ils aboutiront, à un moment donné, à une sorte d'explosion génétique qui créera l'Homme Nouveau. A l'heure actuelle, ce n'est rien de plus qu'une théorie.

Un excellent journaliste, faisant tout récemment le bilan du cinquantième anniversaire de la Révolution Soviétique, écrivait : « La cinquantenaire a bonne conscience. Les résultats obtenus, les progrès en cours la justifient. Mais, sans l'avouer, elle est déçue dans ses ambitions les plus hautes. Il ne s'agissait pas seulement d'améliorer les conditions matérielles, mais de transformer les relations humaines, d'engendrer un nouveau type d'homme, alliant « la pureté morale à la perfection physique », une sorte de mélange de Bayard, saint Georges et Baden-Powell. Mais où trouver cette espèce nouvelle, l'homo sovieticus ? Sûrement pas derrière les guichets des administrations, où les petits fonctionnaires, aujourd'hui sans uniforme, font encore peur aux gens de la campagne comme au siècle dernier. Ni à l'usine, ni dans les bureaux où le principe hiérarchique, le respect aux « natchalnik » (chefs) sont rigoureusement observés. Et que les Croquebol et Laguillaumette ne s'avisent, sous prétexte qu'ils traitent leur capitaine de camarade, de trouver la soupe mauvaise... La Russie de la Comtesse de Ségur est bien morte (encore que sans effort on trouverait un général Dourakine), mais pas celle de Gogol, de Tolstoï. Le vieil homme russe a la vie dure, avec ses défauts et ses qualités, ses humeurs, sa bonté, sa générosité. L'espèce russe paraît immuable... Cinquante ans, c'est beaucoup, mais peu par rapport aux dix siècles d'histoire russe<sup>1</sup>. »

Si les marxistes ont leur théorie de l'Homme Nouveau, les chrétiens ont eux aussi la leur : c'est celle de la seconde venue du Christ. St Paul écrivait : « Nous ne mourrons pas, mais nous changerons tous. » Ce serait LA

1. Henri Pierre, dans le journal *Le Soir* (Bruxelles), le 7 novembre 1967, sous le titre : « Le cinquantenaire de la Révolution d'octobre. »

mutation par excellence, permettant de supprimer les éléments de durée, d'espace et de limitation, qui en fait s'opposent à la disparition du mal.

Il y a, dans notre humanité, des tendances positives et des tendances négatives. Les premières, que les chrétiens appellent le Bien, agissent comme si une mutation était possible dans les limites de temps et d'espace de notre monde. C'est ce qu'espèrent de nombreux marxistes. Du côté chrétien, le P. Teilhard de Chardin est le chantre de cet optimisme. Les tendances négatives, celles que les chrétiens appellent le Malin et le Mal qu'il incarne, font tout pour que l'explosion ne se produise qu'au moment de ce qu'on appelle la fin du monde. L'histoire de l'humanité sera conditionnée par le résultat de ce conflit.

Il n'est cependant pas impossible qu'il y ait dans l'humanité assez de forces positives pour que cette explosion se produise sans fin du monde, ou plutôt pour que ce que nous appelons « fin du monde » ne soit pas tant la fin du monde qu'un changement du monde se produisant à une certaine époque de l'Histoire.

\*

## VII - Conclusions

Voilà où peut nous mener la considération des perspectives d'avenir concernant notre monde et notre Humanisme. Un regard sur la situation actuelle de ce monde n'infirme pas nécessairement la position, en quelque sorte manichéenne, de ceux qui voient, d'une part, des forces positives essayant de construire le monde selon les voies qui mènent à un maximum d'amour, c'est-à-dire à Dieu, et, d'autre part, les forces négatives qui essaient d'empêcher cette construction. Certains disent : je ne crois ni à Dieu, ni à Diable. D'autres croient aux deux. Mais il ne suffit pas, pour ces derniers, de pleurer sur leurs péchés et d'attendre la fin du monde car tous ont sur terre à accomplir une tâche commune : celle de construire le monde.

Un de mes amis français, athée et marxiste, ayant lu récemment le texte d'une conférence que je viens de donner en Scandinavie sur le problème du Développement, m'a écrit : « J'ai lu et relu vos textes. Ils sont d'un intérêt certain et d'une importance capitale pour ceux qui, comme vous et moi, ont la volonté de « faire quelque chose ». Certes, ce ne sont que des textes, mais nous savons tous très bien qu'une bataille est d'abord la bataille des idées. Ensuite vient l'action. »

Ce soir, nous en sommes certes restés aux mots. Mais il en faut pour voir clair. Que la conclusion de cet ami soit aussi la conclusion de cette leçon.

Vous permettrez à un grand admirateur du poète-prophète Saint-Exupéry de vous lire, pour terminer, une page de celui-ci.

« Quand le Naziste respecte exclusivement qui lui ressemble, il ne respecte rien que soi-même. Il refuse les contradictions créatrices, ruine tout espoir d'ascension, et fonde pour mille ans, en place d'un homme, le robot

d'une termitière. L'ordre pour l'ordre châtre l'homme de son pouvoir essentiel, qui est de transformer le monde et soi-même. La vie crée l'ordre, mais l'ordre ne crée pas la vie.

» Il nous semble, à nous, bien au contraire, que notre ascension n'est pas achevée, que la vérité de demain se nourrit de l'erreur d'hier, et que les contradictions à surmonter sont le terreau même de notre croissance. Nous reconnaissons comme nôtres ceux mêmes qui diffèrent de nous. Mais quelle étrange parenté ! elle se fonde sur l'avenir, non sur le passé. Sur le but, non sur l'origine. Nous sommes l'un pour l'autre des pèlerins qui, le long de chemins divers, peïnon vers le même rendez-vous.

» Mais voici qu'aujourd'hui le respect de l'homme, condition de notre ascension, est en péril. Les craquements du monde moderne nous ont engagés dans les ténèbres. Les problèmes sont incohérents, les solutions contradictoires. La vérité d'hier est morte, celle de demain est encore à bâtir. Aucune synthèse valable n'est entrevue, et chacun d'entre nous ne détient qu'une parcelle de la vérité. Faute d'évidence qui les impose, les religions politiques font appel à la violence. Et voici qu'à nous diviser sur les méthodes, nous risquons de ne plus reconnaître que nous nous hâtons vers le même but.

» Le voyageur qui franchit sa montagne dans la direction d'une étoile, s'il se laisse trop absorber par ses problèmes d'escalade, risque d'oublier quelle étoile le guide. S'il n'agit plus que pour agir, il n'ira nulle part. La chaisière de cathédrale, à se préoccuper trop âprement de la location de ses chaises, risque d'oublier qu'elle sert un dieu. Ainsi à m'enfermer dans quelque passion partisane, je risque d'oublier qu'une politique n'a de sens qu'à condition d'être au service d'une évidence spirituelle. Nous avons goûté, aux heures de miracle, une certaine qualité de relations humaines ; là, est pour nous la vérité<sup>1</sup>. »

Ces splendides lignes de Saint-Exupéry expriment poétiquement ce qu'écrivait, plus philosophiquement, l'un de mes plus chers amis, Albert Schweitzer, humaniste issu de ce bon terroir, et dont cette Bibliothèque, je n'en doute pas, garde précieusement les œuvres. Le Docteur Schweitzer écrivait : « Pour moi, l'éthique n'est autre chose que le respect de la vie. » Goethe — autre grand Humaniste — donnait aux hommes le même message lorsqu'il écrivait : « Efforcez-vous à une véritable humanité. Devenez un homme qui soit fidèle à sa nature intérieure, un homme dont les actes sont en accord avec sa personnalité. »

Me voilà, amies et amis, au bout de cette longue confiance. Je lui avais donné pour titre une interrogation : le ciel ou la terre ? Je la conclus par une affirmation : « Sur la terre comme au ciel. »

\*

1. Extrait de « Lettre à un otage ».

## Lettre du Père Pire au Professeur Vander Elst

Mon ami très cher,

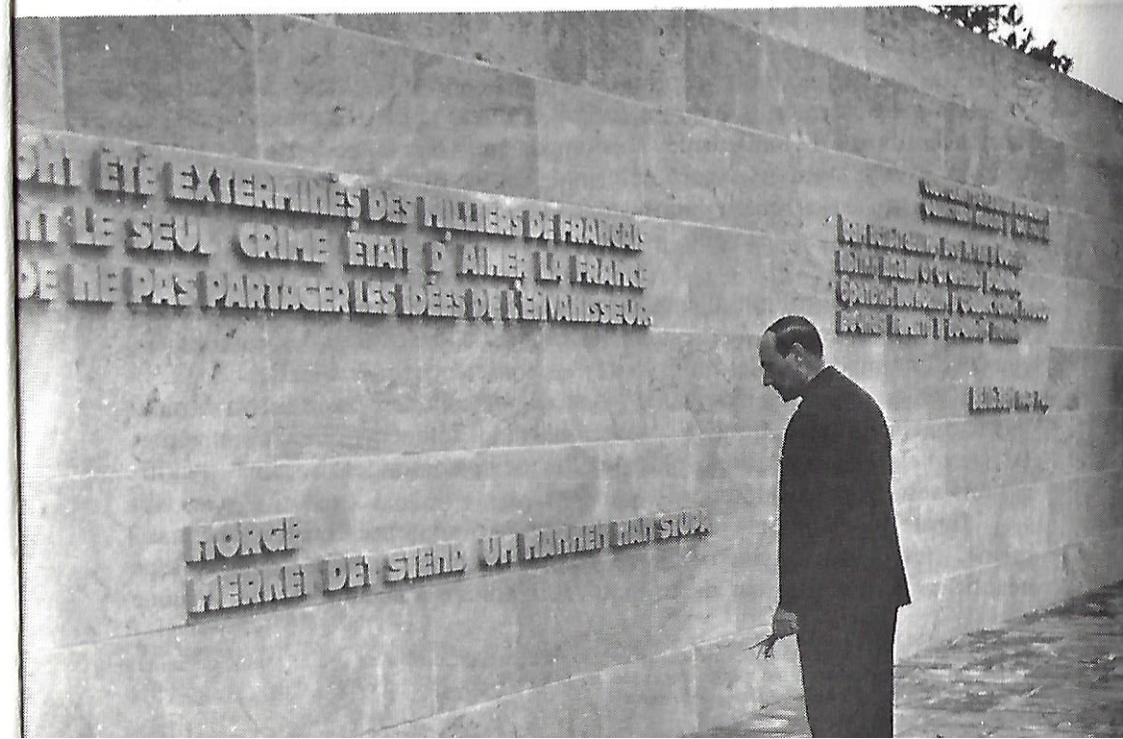
Dans le livre que nous préparons *ensemble* — et qui sera *notre œuvre* — se trouve un document auquel je tiens beaucoup : c'est la conférence sur l'Humanisme, intitulée « Le ciel ou la terre ? », que j'ai donnée à Sélestat. Je crois être l'interprète de nos lecteurs — comme je le fus de nos auditeurs à Sélestat — en reproduisant ici l'introduction que j'ai donnée à nos deux conférences. Voici cette introduction :

Mon cher Professeur Vander Elst,

Mon cher ami,

Parmi les innombrables encouragements que j'ai reçus de vous durant des années d'une amitié intelligente et tendre, celui qui m'a le plus touché, celui dont je suis le plus fier, tient en quatre mots : « vous êtes un humaniste », m'avez-vous dit. C'est par intuition, je dirais même : par nature, que j'ai apprécié ce compliment. Maintenant que l'occasion m'a été donnée, par le cher Docteur Kubler et nos amis de Sélestat, d'approfondir la notion et le rôle de l'Humanisme, j'apprécie mieux encore votre compliment. Et je me réjouis, avec tous nos amis présents, du message que vous leur apportez ce soir. Permettez que je leur dise tout haut ce que je vous dois. C'est à ma

1960. Le P. Pire en pèlerinage au camp de concentration de Bergen-Belsen où mourut Anne Frank.



mère, certes, que je dois mon ouverture d'esprit totale à ceux qui diffèrent de moi. Encore importe-t-il, pour ne pas perdre confiance dans la vertu du Dialogue Fraternel, de rencontrer de bons « voisins d'en face ». Vous êtes pour moi le meilleur d'entre eux. A votre compétence juridique reconnue, vous joignez le sens et le goût de la vraie fraternité humaine et aussi — ne soyez pas froissé par l'expression — une certaine naïveté, une certaine « trop grande confiance » dans l'humanité. Puissé-je ne jamais vous décevoir trop. Et puisse mon exposé — préparé avec le plus grand soin — être, en quelque sorte, pour vous, mon meilleur merci.

Et maintenant, au nom de nos lecteurs, je vous demande d'avoir la gentillesse de permettre que le texte de votre leçon de Sélestat figure, ici-même, dans ce livre, car, sans votre texte, le mien ne vaut rien : vous savez très bien que nos deux leçons s'appuient l'une l'autre. Merci au nom de nos lecteurs.

## LE CIEL OU LA TERRE ?

### L'Humanisme vu par un incroyant

*A celui qui pense comme moi, je dis :*  
« Sois mon frère. »  
*A celui qui ne pense pas comme moi, je dis :*  
« Sois deux fois mon frère. »  
(Albert BAYET.)

#### 1 - Qu'est-ce qu'un incroyant ?

Ma présence ici et mon propos d'aujourd'hui se justifient par contraste. Un croyant, mon grand ami le R.P. Dominique PIRE, vous a parlé de sa conception de l'Humanisme. Il souhaite que vous entendiez aussi la voix d'un incroyant. Non un exposé doctrinal. Un témoignage humain.

Mais qu'est-ce qu'un incroyant ? Dans quelle mesure puis-je me dire tel ? Par probité intellectuelle, je me crois obligé de me « situer » de ce point de vue.

Il est certes difficile d'englober indistinctement dans une même définition tous les croyants, même tous les chrétiens, voire tous les catholiques, sans trahir l'innombrable multiplicité des consciences individuelles.

Mais que dire des incroyants ? Athées, agnostiques, positivistes, rationalistes, matérialistes, naturalistes, sceptiques, indifférents... que d'options philosophiques s'opposent, bien plus qu'elles ne se confondent sous ces qualifications vagues et mal définies !

Permettez-moi donc de vous dire que je ne représente ici que moi-même, c'est-à-dire un incroyant ou plus exactement un athée dans le sens négatif mais non négateur de ce mot.<sup>1</sup> Je n'adhère à aucun théisme. Aucune

1. La qualification d'agnostique me paraît peu opportune, en raison de son étymologie autant qu'en raison de son origine : elle implique la négation de toute métaphysique (cf. Lalande, « Vocabulaire de la philosophie », cod. verbo).

des définitions, des conceptions ou des présentations d'un Dieu positif comme créateur, moteur ou finalité de l'Univers n'est acceptée par ma raison et ma conscience. Je ne nie pas pour autant que d'autres que moi aient accès à des sources de vérités qui me sont étrangères. Je ne nie rien. Je constate simplement que les seules voies qui me sont accessibles, l'observation, la réflexion, l'expérience, ne me conduisent pas à Dieu. Et si je ne vis pas sans foi ni sans croyances — qui pourrait honnêtement y prétendre ? — cette foi et ces croyances se placent en dehors de toute religion au sens strict du terme. Mes jugements de valeur — c'est-à-dire les choix fondamentaux, les options essentielles qui guident ma vie et soutiennent mon idéal — sont athées.

J'espère en disant cela ne froisser en rien les opinions et les idéaux de mes amis croyants. Nous possédons en commun, j'en suis convaincu, la volonté d'être probe et l'authenticité de chacun est la condition de tout vrai dialogue.

#### 2 - L'annexionisme des doctrines

Mon propos, comme celui du R.P. PIRE, n'est point de parler de l'humanisme littéraire, ce merveilleux retour à la culture antique qui suscita et caractérisa la Renaissance, mais d'envisager l'humanisme dans son acception philosophique et de reprendre, pour éviter toute équivoque dans le débat, la définition qui en a été donnée il y a quelques instants par le R.P. PIRE lui-même : un « anthropocentrisme réfléchi qui, partant de la connaissance de l'homme, a pour objet la mise en valeur de l'homme », « une aspiration vers le déploiement maximal des dons et des moyens humains », se concevant comme « devoir pour chacun de devenir soi-même au milieu de tous et d'aider les autres à devenir chacun soi-même dans la liberté en déployant toutes ses propres possibilités ».

Le mot est récent. Pierre de Nolhac revendique le privilège de l'avoir introduit dans la langue universitaire en 1886. Le fait est qu'il ne figure pas dans Littré. En tout cas depuis lors le terme humanisme a fait fortune, avant de susciter de vives controverses. Son prestige est tel que pour bénéficier de cette enseigne les doctrines les plus opposées le revendiquent.

« Il importe avant tout de revaloriser l'Homme », dit F. Mauriac<sup>1</sup>. Ceci « présuppose l'existence de Dieu » écrit Berdiaeff, « c'est l'essence même de toute la dialectique vitale de l'humanisme. L'Homme n'est une personne que s'il est un libre esprit, reflétant l'Être suprême<sup>2</sup>. »

« L'Humanisme, c'est dire « j'ai refusé ce que voulait en moi la bête et suis devenu homme sans le secours des dieux » répond A. Malraux<sup>3</sup>, faisant écho à Proudhon qui écrivait déjà « Dieu, s'il existe, est essentiellement hostile à notre nature... nous arrivons à la science malgré Lui, au bien-être

1. Journal, V, 1953, p. 130.

2. Au seuil de la Nouvelle Epoque, 1947, p. 38, texte repris et approuvé par Etchéverry, Conflit actuel des Humanismes, 1955, p. 282.

3. Psychologie de l'art, II, 1949, p. 216.



OSLO SLOTT  
le 15 janvier 1963.

*Mon cher Père Pire*

Je vous remercie beaucoup de votre lettre du 28 décembre 1962 et de votre rapport que j'ai lu avec un très grand intérêt.

Je vous remercie aussi de vos bons souhaits pour l'année 1963 et vous forme à mon tour mes vœux très sincères pour vous personnellement et pour votre travail pour la paix.

Avec mes meilleures salutations

*Olav V*

Le Révérend  
P. Dominique Pire,  
Huy.

Le Roi Olav V de Norvège a toujours suivi avec sympathie et intérêt les travaux du P. Pire. Le Roi assistait déjà, le 21 octobre 1958, à la conférence donnée à l'Aula de l'Université d'Oslo par le P. Pire un mois avant l'attribution du Prix Nobel de la Paix.

malgré Lui, à la société malgré Lui : chacun de nos progrès est une victoire dans laquelle nous écrasons la divinité<sup>1</sup> ».

1. Œuvres complètes, I, 1923, p. 382.

Dans l'œuvre des sociologues, des historiens, des philosophes athées, l'humanisme s'attache essentiellement au rejet de toute aliénation de l'Homme au nom d'une Vérité qui lui est extérieure ou supérieure, au nom d'une Révélation, d'un dogme ou d'une foi faisant de l'Homme l'instrument d'un Dieu ou le pâle reflet d'une Valeur absolue préexistante.

L'observation, l'Histoire, l'expérience ne le confirment-elles pas ? La religion n'a-t-elle pas été source de divisions, de conflits et de luttes sanglantes exclusive de tout respect de la liberté et de la personnalité humaine ? Cultes païens imposés aux peuples asservis. Paganisme contre christianisme. Chrétiens contre musulmans. Catholiques contre cathares, contre hérétiques, puis contre protestants. Croyants contre libres penseurs...

Mais l'Histoire est pour le passé ce qu'est la Pythie pour l'avenir : on peut lui faire dire et en retenir ce qu'on veut, lorsqu'il s'agit de prouver que l'on a raison.

C'est ce que font de temps en temps ceux qui se réclament de l'humanisme, de la tolérance ou de la liberté. L'Histoire leur est parfois moins un enseignement qu'une bonne servante.

L'athéisme assume l'Histoire depuis moins longtemps que la foi ! S'il n'a pas autant de crimes contre l'humanisme à se reprocher, l'impartialité impose de se demander si ce n'est pas parce qu'il en a pris les risques plus récemment ?

Alors que par essence, semble-t-il, il se raccroche à la seule valeur qui subsiste hors Dieu, la dignité de l'homme, sa liberté et sa responsabilité, il serait aisé de faire le bilan du fanatisme de quelques révolutions des deux derniers siècles de l'Histoire, des crimes commis au nom de la libération de l'homme, ou au nom de régimes politiques qui la revendiquent, voire de dangereux substituts que l'athéisme a parfois donnés à Dieu : la mission soi-disant sacrée d'une race supérieure ou d'un peuple de seigneurs n'en est qu'un exemple récent et douloureux.

### 3 - L'Humanisme n'est pas l'apanage d'une doctrine mais une vertu de certains hommes

La plus vaine et la plus fausse des prétentions serait, je crois, de diviser verticalement l'humanité en groupes représentatifs, dans le passé ou dans le présent, du véritable humanisme et s'opposant aux autres groupes qui en seraient globalement exclus.

Certes l'on aperçoit exceptionnellement dans l'Histoire quelques doctrines extrêmes — comme le nazisme — qui excluent par principe tout humanisme et même tout humanitarisme, mais de telles doctrines n'apparaissent-elles pas plutôt comme des folies meurtrières aussi éloignées du rationalisme et de la pensée expérimentale que de la foi d'un chrétien ?

Sur le plan où nous nous plaçons aujourd'hui, c'est-à-dire la confrontation de l'humanisme du croyant et de l'humanisme de l'incroyant, il semble que la division verticale des hommes en groupes homogènes selon leur foi ou leur philosophie n'est qu'une vue de l'esprit.

Je suis plutôt disposé à croire — et l'observation des faits m'y invite — que dans le présent comme dans le passé, et plus encore dans le présent sans doute, c'est horizontalement qu'au sein des groupes sociaux les hommes se divisent dans l'optique de la tolérance, du respect d'autrui et de l'humanisme. Il y a des humanistes partout. Nulle part ne se trouvent exclusivement des humanistes. Et au-delà des frontières nationales, politiques, religieuses, idéologiques, les humanistes poursuivent au cours de l'Histoire un dialogue pour assumer en commun — parfois sans en avoir une claire conscience — le devenir de l'humanité.

L'humanisme n'est pas — ou n'est plus dans son acception moderne qui s'est dégagée de l'humanisme littéraire — une doctrine que peut revendiquer comme sienne telle religion ou tel système philosophique. Il y a des croyants humanistes. Il y a des athées humanistes. Leurs motivations métaphysiques sont peut-être différentes. Mais s'ils divergent dans l'Au-delà, ou dans l'En-deçà, sur Terre leur humanisme peut être le même sentiment du devoir de devenir soi-même au milieu de tous et d'aider les autres à devenir chacun soi-même dans la liberté et l'épanouissement de ses possibilités humaines.

En ce sens je me sens plus près du Père PIRE que de certains athées ou de certains incroyants sectaires. Peut-être un croyant sincère et profondément attaché à sa foi comme le Père PIRE peut-il parfois se sentir plus près d'un incroyant que de certains hommes qui revendiquent une appartenance religieuse.

#### 4 - Qu'est-ce qu'un humaniste ?

Il ne faudrait pas interpréter cette conception comme une sorte de vision aristocratique du monde par laquelle l'on reprendrait la vieille opposition entre l'élite et le vulgaire, entre l'intellectuel et l'homme sans culture, entre l'homme évolué et l'homme en voie d'évolution.

L'humanisme n'est pas uniquement œuvre de l'esprit. Il implique un jugement de valeur, une espérance, et en un certain sens une foi dont l'être humain, dans sa personne et dans son devenir, est le centre et l'objet.

Un certain élan du cœur, un minimum d'optimisme sinon d'idéal, une aspiration à la fraternité, une sensibilité devant la douleur ou la peine d'autrui, ont fait je crois plus d'humanistes que les spéculations purement intellectuelles.

Certes l'humanisme est avant tout une ouverture d'esprit à la pensée des autres. Mais cette ouverture d'esprit n'est que condition d'un véritable humanisme. L'intellect permet l'humanisme ; il ne l'implique pas. Il n'en est pas le moteur, alors même qu'il en deviendrait le soutien et le témoin justificateur.

Tous les comportements et toutes les actions qui reposent sur un jugement de valeur — et d'autant plus qu'il s'agit de la valeur de l'homme en tant que tel — sont susceptibles de s'affiner et s'épanouir par la culture. Ils n'en sont point nécessairement le fruit.

L'ouverture d'esprit, le respect de l'autre, le sens du devoir envers

autrui, en bref les sources de l'humanisme peuvent se rencontrer chez un ouvrier ou un paysan alors que de doctes professeurs en sont dépourvus.

Pas plus que monopole d'un système religieux ou philosophique, l'humanisme n'est le monopole d'une classe, d'une civilisation ou d'une race. Aucune d'elles n'est formée exclusivement d'humanistes mais en chacune l'on en découvre, car partout il existe des hommes qui, intellectuellement, respectent la dignité de leurs semblables en leur qualité d'hommes, au-delà de la pluralité des options, des vocations et des engagements humains, et qui, affectivement, ont le sentiment du devoir fraternel d'aider chacun d'eux à devenir soi-même en réalisant sa personnalité et ses dons selon les impératifs de sa conscience.

Ouverture de l'esprit et ouverture du cœur, tels sont je crois les deux piliers de « l'humanisme des humanistes ».

Et chaque homme, quels que soient sa religion, son système philosophique, sa doctrine politique, peut élaborer, concevoir, vivre et appliquer les principes de sa foi ou de sa doctrine dans l'ignorance ou le mépris des autres, ou dans l'amour ou le respect de ceux qui ne pensent pas comme lui.

J'estime dès lors que l'humanisme est moins, en lui-même, une doctrine ou un système qu'il n'est une certaine optique, une certaine vision du monde, une certaine chaleur humaine, qui permettent à certains hommes de penser et de croire, de parler et de vivre, de se découvrir et de se comporter en humanistes, quels que soient leur appartenance religieuse, leur option philosophique ou leur engagement social.

Même leurs raisons ou leurs justifications métaphysiques seraient-elles différentes, l'humanisme vu par un croyant et l'humanisme vu par un incroyant sont le même humanisme, que son fondement soit recherché dans le Ciel ou découvert sur la Terre. Au niveau de l'humain, Ciel et Terre doivent se rencontrer et peuvent parfois se confondre !

Et s'il est vrai que l'humaniste se définit et s'identifie par la conscience et le sentiment qu'il a du devoir de devenir lui-même au milieu de tous et d'aider les autres à devenir eux-mêmes dans le libre développement de leurs dons et de leurs possibilités d'épanouissement, s'il est vrai que l'humaniste, respectueux de la dignité des autres, est l'homme du dialogue, de la compréhension et de la fraternité, si en un mot l'humaniste aspire à trouver, en chacun de ses semblables, un frère... alors, chaque fois qu'il découvre un autre homme qui, venant d'ailleurs, par d'autres voies, atteint le même humanisme, il se sent plus sûr, plus ferme, plus décidé dans l'œuvre à accomplir et peut dire, à cet homme-là : sois deux fois mon frère !

Raymond VANDER ELST.